

## LE JAPON, UNE ÉTRANGETÉ FAMILIÈRE

Le Japon est extrême en ce qu'il vous dépouille de soi. Et il vous reconstruit, individuellement ou collectivement. Individuellement, il fait découvrir qu'il existe un autre soi qui n'est pas tout à fait le même mais qui n'est pas complètement différent non plus, au-delà des clichés comme Orient et Occident, tradition et modernité.

Foin d'exotisme car si le Japon ne nous apparaît pas collectivement aussi familier que les gratte-ciels de New York, les déserts de l'Arizona ou les rues de San Francisco, que nous connaissons sans avoir mis les pieds aux États-Unis tant nous sommes abreuvés d'images américaines, la culture japonaise parsème aussi notre quotidien. Nous savons en décliner les substantifs : *jûdô, karate, geisha, tatami, ikebana, bonsai* pour les plus anciens, *mousmée (musume)* tombé en désuétude pour les très anciens, *manga, sudoku, sushi, tamagotchi, animé, cosplays, otaku* et autres *pokemon* pour les plus récents, avec les toujours éternels *samurai* ou *kimono*, ou le *go* pour les spécialistes.

Du coup, la première arrivée au Japon revêt un air paradoxal sinon prétentieux de déjà vu, à une exception près, annoncée par personne, encore moins décrite, et pour cause : les odeurs, le parfum du Japon, ce mélange de verdure humide, de jasmin local, de cryptomère cédrat et de relents d'égout mal drainé.

Le « choc culturel », il est souvent vécu à l'envers, de retour en terres de France<sup>165</sup>. Quelle brutalité à l'échelle sociologique ! Quel effarement, alors, de retrouver ces troupeaux qui se bousculent dans les transports en commun, incapables de comprendre le fonctionnement collectif, le sens de la fluidité, massés devant les portes avec comme conséquence, contre toute logique d'écoulement physique, le fait de bloquer ceux qui descendent, ce qui empêche de monter (dans le wagon, dans le bus), ou d'entrer (dans un lieu, un magasin...). Ou encore la saleté dans les rues malgré les poubelles, la régression quasi-généralisée de la politesse dont la simple salutation – bonjour, au revoir ! – rappelle que nous sommes des êtres humains.

Ce choc, il est d'ailleurs connu des Japonais sous le nom de « syndrome de Paris » (*Pari no koshô*), qui affecte les jeunes japonaises tout émoustillées de découvrir la capitale de la mode, des parfums Chanel ou des sacs Vuitton, mais qui tombent en dépression face au quotidien du RER. Il paraît qu'il y a des médecins et même des cliniques spécialisées pour s'occuper de leur cas.

Le dépouillement par le Japon touche cependant des éléments plus profonds, qui se résument à deux tensions : la vie et la mort, autrement dit le sexe et la religion. La religion, on le sait, s'occupe beaucoup de la mort en spéculant sur l'au-delà, et elle rejoint la vie en glosant sur la création. Au Japon, le shintô animiste et païen balaie tout cela par son immanence. Il n'y a pas de principes transcendants, extérieurs à nous. Il existe des déités, certes, mais agitées de passions, de désirs, de colères et de caprices, exactement comme les êtres humains, avec quelques pouvoirs en sus, mais pas davantage que cela.

165. Sabouret Jean-François (2004) : *Besoin de Japon*. Paris, Seuil, 274 p.

Au shintô se superposent le taoïsme, introduit à la fin du VII<sup>e</sup> siècle sous une coloration plus hermétique que chamannique, qui renforce l'idée d'une relation intrinsèque avec la nature et du changement continu, puis le bouddhisme arrivé au milieu du VI<sup>e</sup> siècle selon les récits impériaux. Le bouddhisme prolonge en impermanence ce principe d'un monde flottant, parfois poussé jusqu'au culte du vide ou du nihilisme. Il s'attribue la gestion des funérailles, mais le Bouddha ne peut être assimilé au Créateur des monothéismes.

Alors qu'il entrait en décadence en Chine, il a trouvé au Japon une nouvelle force au Japon. Ses moines, loin d'être des contemplatifs paisibles, étaient de farouches guerriers et de joyeux noceurs. Il offre une relation claire avec les morts et donc l'au-delà : les âmes peuvent être ici et là. Quant au (néo-)confucianisme déployé au XVII<sup>e</sup> siècle, il a donné l'ordre hiérarchique, la structure pyramidale, la morale et l'éducation sociales, sans pour autant renverser la pulsion dionysiaque.

Chaque communauté villageoise, chaque quartier, chaque groupe social et chaque individu accomplissent ce mélange de croyances et donc de comportements à doses variables selon les époques, les lieux ou les moments. Ajoutée à la variété géographique de l'archipel, la pluralité des Japonais est là. Chaque étranger peut donc y voir, et y puiser, ce qui l'intéresse plus particulièrement. Chacun invente et ré-invente le Japon à sa façon.

Découvrir qu'une société moderne peut fonctionner et se doter d'une éthique du vivre ensemble sans recourir à un Dieu omnipotent, omniscient et ubiquiste constitue une véritable révolution. Dans cette société japonaise réputée pour son groupisme et son conformisme, est même né

un mouvement anarchiste puissant – à son apogée, avant le militarisme des années 1930, il rassemblait dans ses organisations davantage de membres que dans les organisations bolcheviques – un anarchisme caractérisé par l'articulation entre un individualisme farouche et un sens collectif assumé.

Dans l'immanence se trouve la possibilité d'une émancipation de l'être humain à condition de se défaire des agendas imposés. Pauvre Japon, il n'en manque pas depuis un demi-siècle au moins : croissance économique à tous crins qui succède à l'impérialisme militaire, mise au labour de générations entières maintenant remerciées à coup de retraites dévaluées et de précarité systématisée, alignement sur la politique américaine, proximité des communismes autoritaires chinois ou nord-coréen (et soviétique autrefois)...

Des écologistes pressés ou mystiques croient trouver dans le Japon une quintessence du rapport de l'homme avec la nature. Ils interprètent difficilement les grands drames de la pollution industrielle et du nucléaire. Les plus radicaux, relayés par les ultra-nationalistes nippons, y voient l'influence néfaste de la société industrielle occidentale et de sa science, quand bien même la culture du « découvrir les choses » (*kaibutsu*) a permis, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, de préparer les mentalités japonaises aux techniques modernes.

Dans leur rapport avec la nature, les Japonais du XXI<sup>e</sup> siècle cultivent plutôt le symbolisme : ce ne sont pas les saisons en soi qui les intéressent, mais le signe du passage du temps ou de l'évanescence des choses qu'elles représentent. Peu importe que les cerisiers en fleurs (*sakura*) au printemps ne donnent point de fruits à ramasser en été, c'est aller les voir ensemble en pique-niquant qui compte. De même pour les érables rougis (*momiji*) à l'automne. La nature est un être

symbolique. Cette possibilité favorise les pollutions industrielles qui sont des artefacts, par définition, qui étaient autrefois putrescibles, mais qui ne le sont plus de nos jours. Elle encourage la création de robots, sortes de nouvelle nature.

Quant au sexe, la configuration japonaise échappe à bien des idées toutes faites. Pour complaire aux dominateurs occidentaux, le régime de Meiji avait non seulement ré-autorisé le christianisme (1873), mais il a également procédé à la séparation des genres dans les bains publics, à la criminalisation de l'homosexualité dans le Code pénal de 1907, inspiré du code prussien, et à la censure. De nos jours encore, la représentation des organes génitaux est passible de lourdes amendes, même si une tolérance est récemment apparue.

Finies les fameuses estampes érotiques japonaises on ne peut plus explicites, bienvenue aux séquences pornographiques brouillées par une mosaïque : mais il paraît que cela stimule l'imagination et l'ingéniosité des réalisateurs de films X. Il n'empêche : le péché n'existe pas dans les relations sexuelles au Japon, et la variété est ample de celles ou ceux qui aiment les rituels originaux à celles ou ceux qui refusent délibérément les relations sexuelles.

Collectivement, le Japon est extrême dans son expérience historique, parlante pour toute l'humanité, extrême parce qu'il est bien à l'autre bout insulaire de l'Europe occidentale et de la Méditerranée grecque, latine ou arabo-musulmane. Régulièrement, il bouscule la vision historique que chacun a du monde. Les évangélistes du XVI<sup>e</sup> siècle y voyaient une terre de mission adorable, les japonistes du XIX<sup>e</sup> siècle le paradis de l'art enchanté. Les observateurs politiques redoutaient

le péril jaune sans vraiment comprendre (sauf exception) le processus de modernisation. Les fascistes de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle saluaient le Japon comme une terre de force, de vigueur, de jeunesse et de nature, sans savoir vraiment quoi faire de sa tradition. Les démocrates d'après 1945 l'érigent comme une Suisse de l'Extrême-Orient, un Miracle économique, la Mecque du post-modernisme, la robotisation heureuse ou le néo-libéralisme alternatif. Si chacun de ses éléments comporte du vrai, il se produit aussi des choses inattendues.

Le phénomène *otaku* est de ceux-là. D'abord ignoré puis méprisé des dirigeants japonais, ceux-ci ont rapidement compris l'intérêt d'en faire un vecteur culturel mais aussi économique – car c'est une industrie qui brasse beaucoup d'argent – et de déployer la J-Pop comme arme de *soft power*. Nous n'avons pas la bombe atomique, mais nous avons Pikachu, ou Dragon Ball, Goldorak, Hello Kitty, Mario Bros, Evangelion... À partir des années 1980, triomphe l'ère du multimédias et du mix en tout genre, parallèlement à l'effondrement des grands récits (donc des visions historiques) ou l'ouverture de nouveaux espaces avec la globalisation (mégapolitisation puis recomposition des mégapoles, des banlieues et des campagnes).

La culture et l'industrie *otaku* incarnent un nouveau rapport au monde<sup>166</sup>. Ce n'est pas seulement la question d'une jeunesse ou d'une nouvelle génération, il s'agit d'une sous-culture qui forme un nouveau monde<sup>167</sup>. Les *otaku* découpent les grands récits en une multitude de petits récits éparpillés, des tranches de vie, des fragments d'idées décomposables à souhait. Le réel

devient virtuel. Hatsune Miku, personnage humanoïde, avatar commercial des vocaloids, réalisant sur scènes des concerts sous forme d'images 2D projetées sur écran puis en hologramme, suscite de nombreux produits dérivés et des incarnations humaines *via* les *cosplays*, certaines devenant professionnelles.

Le faux crée le vrai. Le virtuel devient le réel. Des sites permettent de voter pour choisir les attributs de tel ou tel nouveau personnage pour des *manga*, des *animé* ou des hologrammes. Les simulacres apparaissent, ni copies, ni dérivés officiels d'un produit original. Le système est accessible aux individus. Des bases de données orientent les recherches par « éléments d'attraction » (*kyara-moe* selon Azuma) pour repérer les figures (par exemple : « uniforme d'écolière »), recomposables à l'infini en dissolvant le lien avec l'original qui ne fait plus sens.

La libido est fondamentalement présente. Pas tant dans la production, étendue des gentilles *shôjo manga* aux plus canailles *hentai*, que dans la pratique. Car le contact à distance, par la Toile, permet l'assouvissement de pulsions sans qu'interfèrent des sentiments comme la culpabilité ou la honte puisque le sujet ne prend pas en compte l'autre au moment d'agir.

Pour l'anthropologue américaine Anne Allison, la consommation des produits J-Pop suscite des pulsions diffuses qui ne sont pas « orientées fonctionnellement vers un objet (l'autre sexe) ou un but précis (l'orgasme, la reproduction) », qui utilise « des zones érogènes multiples », pouvant « être déclenché par les stimuli les plus variés » et proches de l'homo-érotisme ; selon elle, « le fait de procurer ce plaisir semble être la raison essentielle du succès des produits du "cool" *made in Japan* »<sup>168</sup>.

166. Azuma Hiroki (2008) : *Génération otaku, les enfants de la post-modernité*. Paris, Hachette, 194 p.

167. Jézéquel Laurie (2010) : *Je et enjeux autour du processus de catégorisation de la jeunesse japonaise : pourquoi définir une génération « perdue » ?* Lyon, master Asioc, mémoire M2, 140 p.

168. Allison Anne (2008) : « La culture populaire japonaise et l'imaginaire global ». *Critique internationale*, 38, p. 19-35, p. 24.

La décomposition-recomposition qui travaille perpétuellement les produits de la J-Pop fragmente les univers, « autorise l'individu à devenir pluriel et lui permet de bâtir son monde à partir de pièces sans histoire »<sup>169</sup>. Autrement dit, la culture *otaku* et le Japon inventent une fin de l'histoire. Mais ce n'est pas la même que celle que postule l'essayiste américain Francis Fukuyama. Azuma Hiroki la cherche plutôt du côté d'Alexandre Kojève (1902-1968). Or, comme Barthes, Lévi-Strauss ou tant d'autres, Kojève vit lui aussi, après un voyage sur place en 1959, une sorte d'épiphanie avec le Japon, pas totale certes, mais remettant en cause ses propres théories<sup>170</sup>.

Obnubilé par la philosophie de l'histoire hégélienne, il voit, dans une première édition, s'évanouir la promesse d'un monde socialiste désormais sans histoire, ou, plus exactement, il constate qu'elle prend la forme du modèle américain avec sa société d'abondance où l'homme n'a plus besoin de lutter<sup>171</sup>. Or, après son voyage au Japon, il estime, lors de la seconde édition, qu'à côté de ce modèle américain caractérisé par « l'animalisation », puisque l'être humain vit finalement comme un animal satisfait, il en existe un autre, incarné par le Japon. Ce modèle japonais relève du « snobisme », c'est-à-dire d'une société qui valorise la forme pour la forme. Kojève prend l'exemple du *nô*, de la cérémonie du thé ou de l'*ikebana*. Il considère aussi le *seppuku* comme un acte « gratuit », sans valeur « historique » puisqu'il ne traduirait pas une lutte historique du type hégélien ou marxiste.

169. Jézéquel (2010), *op. cit.*, p. 115.

170. Kojève Alexandre (1968) : *Introduction à la lecture de Hegel*. Paris, Gallimard, 2<sup>e</sup> éd. (1<sup>re</sup> éd. 1947).

171. Kojève s'appuie alors sur une idée de Marx : « La nature définitivement domptée, c'est-à-dire harmonisée avec l'homme » (*Le Capital*, livre III, chap. 48).

Probablement abusé, lui aussi, par ses guides locaux, Kojève mobilise ainsi un Japon en voie de disparition – il ne verra pas le dernier *seppuku* qui est celui de Mishima en 1970 et qui sera incompris par une grande partie des Japonais eux-mêmes. Mais son intuition sur le « snobisme » japonais se concrétise avec la J-Pop. Or la popularité de cette culture s'étend bien au delà du Japon : dans les pays asiatiques voisins, malgré les contentieux historiques, en Amérique, en Europe, en France où se multiplient les *Japan expos*, les revues ou les sites Internet spécialisées dans la culture japonaise, mais aussi une culture *otaku* qui semble se déjaponiser, notamment dans les jeux vidéo.

La fin de l'histoire au Japon serait-elle celle de la fin de l'histoire au monde ? L'absence de réaction majeure, révolutionnaire, après Fukushima semble l'indiquer. Mais des protestations, des solidarités et des réflexions nouvelles surgissent également. Le rôle des femmes, en tant que productrices, est très important dans la culture *otaku*. Elles ont notamment réorienté les thématiques après l'accident nucléaire de 2011. Elles investissent également le mouvement anti-nucléaire ou d'économie locale, sociale et solidaire.

Au-delà des *manga*, des *animé* ou des *otaku*, l'art moderne participe à la revitalisation des espaces reculés (montagnes profondes, îles périphériques). Certaines expériences laissent cependant dubitatif comme le célèbre cas de Naoshima déjà évoqué, avec ses nombreux musées ou expositions au prix d'entrée prohibitif ou son rapport discutable avec l'économie locale et la société insulaire. Mais il existe non loin, comme à Ogi-jima avec le Groupe 65, d'autres tentatives moins clinquantes et plus sérieuses<sup>172</sup>.

172. Languillon-Aussel (2017), *op. cit.*, p. 132-142.

N'oublions pas que même le phénomène J-Pop participe dès l'origine d'un mouvement transnational. Le Cosplay, par exemple, est né aux États-Unis à la fin des années 1970. C'est à partir de Los Angeles, où se tient la *1984 World Science Fiction Convention* (Worldcon), que Takahashi Nobuyuki du Studio Hard forge le terme de *cosplay* et le rapporte au Japon.

Puisque situé, non pas aux antipodes, mais à l'extrémité (orientale) du même continent eurasiatique joint par la modernité, le Japon constitue une étrange familiarité fondée « sur un rapprochement des extrêmes, sur un renversement des coordonnées de l'Extrême-Orient dans celle de l'Occident extrême »<sup>173</sup>. Il est encore plus à l'ouest de l'Occident, à l'ouest de la Californie.

Comme pour les pollutions de la Haute Croissance ou encore le désastre de Fukushima, le Japon semble annoncer ce qui va arriver à l'Occident, en mal ou en bien. Il en est en quelque sorte l'avant-garde, le demiurge, le prophète du futur. Le slogan publicitaire d'une entreprise japonaise y répond même : « Vous en avez rêvé, Sony l'a fait ». Mimétisme et hybridité font encore l'invention du Japon.

Alors que l'expansion du monde de la J-Pop incarne au Japon la fin de l'histoire sous l'aspect du culte de la forme pour la forme – ce snobisme comme l'appelait Kojève en opposition à l'animalité américaine – le *tsunami* et Fukushima pourraient relancer l'histoire. Mais celle-ci bute sur la géographie mosaïque. Ce qui se passe là-bas ne semble guère affecter Tôkyô. Car la modernité du Japon n'est pas tant historique que géographique.

173. Gomarasca Alessandro dir. (2002) : *Poupées, robots, la culture pop japonaise*. Paris, Autrement, 160 p., p. 11.

La civilisation industrielle y est allée si loin qu'elle a en effet coupé le pays en deux. D'un côté, une mégalopole tentaculaire et dense, bardée de réseaux, parfois étouffante, encore jeune mais en voie de vieillissement dans certaines banlieues, voire de paupérisation dans certains quartiers ; de l'autre, une périphérie rurale profonde, montagneuse ou sur-insulaire, en vieillissement démographique accéléré et jouant sa survie par divers expédients, souvent traitée comme une sorte de colonie intérieure.

Or, selon le sociologue Yatabe Kazuhiko, « le défi qui se pose aux Japonais se présente sous la forme d'une alternative qui décline deux difficultés : accepter de vivre un monde dénué de significations (s'installer dans la réalité irréelle) ou partir à la recherche de sens (mû par un élan romantique qui transporte l'individu dans un lieu autre que le sien) »<sup>174</sup>.

De fait, trois réponses se dessinent. La première est celle du monde des *otaku*, qui réagit au premier défi. La deuxième est celle de cette société encore peu visible au Japon, et encore moins en Occident qui l'ignore, qui, tirant les leçons de la société thermo-nucléaire après Fukushima, s'efforce de passer à autre chose, mais sans vraiment penser la rupture.

La troisième est dans les mains d'une classe dirigeante, mais qui est déjà dépassée par les événements parce que sa montre n'est plus réglée à la bonne heure. Elle incarne le Japon d'après la défaite de 1945, qui a recyclé une partie de ses cadres et de son système socio-économique datant de la période antérieure. Cette élite a basculé dans le camp américain de ladite Guerre « froide ». Mais comme celle-ci est

174. Yatabe Kazuhiko (2015) : « Le "dépassement de la modernité" et la sociologie japonaise ». *Socio, la nouvelle revue des sciences sociales*, 5, p. 115-138.

terminée et que la Chine présente un capitalisme offensif débarrassé des circonvolutions démocratiques, donc puissant et dangereux, elle se retrouve en porte à faux.

Elle a joué sa survie sur cette intégration occidentale, moquée par les dirigeants chinois qui voient dans le Japon une sorte de colonie américaine. Elle est parfois nostalgique de l'ancien empire, mais plus par orgueil que par projet politique réaliste. Elle est désireuse d'un néo-nationalisme culturel, identitaire et hostile à l'immigration, quand bien même son économie aurait besoin d'une main-d'œuvre jeune. Elle souhaiterait se débarrasser de l'Amérique, comme l'a fait... la Chine.

Mais, velléitaire, elle ne va pas jusqu'au bout de ses secrets désirs, elle agite un nationalisme qui ne fait en réalité peur à aucun pays voisin, elle brandit la menace du régime nord-coréen qui, en réalité, ne souhaite s'engager dans aucune guerre au prix de sa survie, elle s'entête dans les vieilles recettes. Clanique, elle reprend le verrouillage de l'information sur les dossiers sensibles (le nucléaire), comme du temps du militarisme, tout en promouvant la nouvelle drogue de la J-Pop à l'intérieur comme à l'extérieur, elle s'empêtre dans le dossier du nucléaire dont elle ne veut pas vraiment la sortie.

Historiquement, le Japon s'est retrouvé à trois reprises dans une situation de réagir face à l'univers occidental. Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle puis au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. De façon consciente ou inconsciente, les Japonais voyaient l'Occident comme un modèle supérieur à leur, donc à rejeter ou imiter. Le second choix a été fait à deux reprises (1868, 1945), d'où le syndrome d'Hermione la bonne élève et l'idéologie du rattrapage.

Mais il se conjugue aussi en autre chose. Car, depuis des décennies, on ne compte plus les colloques, les réflexions, les livres ou les tables rondes sur le « dépassement de la modernité » au Japon et par le Japon qui participe, à la fois comme sujet et comme objet, du discours général-occidental sur la post-modernité.

Mais cette problématique est dépassée, ce temps est fini. Avec Fukushima, le Japon ne peut plus affirmer que le choc vient de l'extérieur, et qu'il doit y réagir. Promouvoir la Chine comme substitut de menace extérieure serait impertinent. L'imbrication économique est telle entre les deux pays (premier client et premier fournisseur mutuels) qu'aucun n'y aurait intérêt, et pourquoi faire ? Contrairement à son homologue américain et européen, l'impérialisme chinois n'a pas besoin de la guerre directe, au-delà du théâtre convenu d'une démonstration de force.

La relation étroite entre le Japon et la Chine est confirmée par la crise de la Covid-19 en 2020. Le premier cas d'infection confirmé au Japon (le 16 janvier) concerne un Chinois âgé d'une trentaine d'années habitant la région de Yokohama et revenant de Wuhan.

Quatre jours après, le bateau de croisière *Diamond Princess* part de Yokohama en embarquant un homme âgé de quatre-vingts ans originaire de Hong Kong ayant récemment voyagé dans la région de Canton et qui s'est révélé porteur du virus. De retour à Yokohama après des escales à Hong Kong, au Viêt Nam et à Taïwan, le navire est mis en quarantaine avec son équipage et ses passagers. Sur ses 3 711 personnes, dont l'âge médian est de 36 ans pour l'équipage et de 69 pour les passagers, 712 (19,2 %) ont été infectées et soignées. Treize, toutes des passagers, sont décédées

de la maladie entre le 20 février et le 14 avril, la quasi-totalité étant âgée de plus de 70 ans. Cet épisode trace d'emblée le cadre de l'épidémie : multiples nationalités concernées, lien important avec la Chine, population âgée, propagation rapide du virus en milieu confiné et nombreux cas asymptomatiques.

L'infection est forte dans les endroits densément peuplés, donc les mégapoles (Tôkyô en premier lieu, Ôsaka moindrement), notamment dans les espaces fermés et bondés (salles de spectacles, bars...) et dans les zones à forte mobilité (Hokkaidô a été proportionnellement plus touché car c'est une région touristique, notamment pour le ski en hiver avec une clientèle venant de tout le Japon et de Chine). La Covid-19 semble indifférente au climat. Certaines coutumes, comme le port immédiat du masque en cas d'infection, la courbette qui remplace la poignée de main, le fait de ne pratiquement pas se parler dans les transports en commun et de s'y toucher le moins possible, le haut niveau de propreté ou encore les maisons de type traditionnel facilement aérables ont ralenti la propagation du virus.

La gestion sanitaire a révélé un décalage sinon un rapport de forces entre le gouvernement central, parfois hésitant et craint pour ses tentations autoritaires, et les gouverneurs (préfets élus) qui disposent de nombreux pouvoirs avec des politiques plus adaptées et proches des habitants. La préfecture de Tôkyô attira l'attention en tant que capitale, site des prochains Jeux Olympiques et région proportionnellement la plus contaminée. Mais elle ne doit pas masquer le rôle d'autres départements comme ceux de Hokkaidô et de Ôsaka où de jeunes gouverneurs ont immédiatement joué la transparence et pris des mesures d'urgence ciblées. Le confi-

nement aveugle et généralisé a été évité. L'appel à la « retenue » (*jishuku*), principe familier des Japonais, fut le mot d'ordre (rester chez soi, éviter les déplacements...).

Le gouvernement japonais, qui a étendu l'état d'urgence sanitaire à tout le pays jusqu'au 25 mai, a peu pratiqué le dépistage par rapport à la Corée du Sud, la Chine ou Taïwan. Il a tergiversé quant à la tenue des Jeux Olympiques prévus à Tôkyô à l'été 2020, dont il voulait faire un symbole de la résilience post-Fukushima et qu'il s'est résolu à reporter sous la pression de certains comités sportifs étrangers (24 avril). Bien qu'ayant un taux de lits hospitaliers per capita double (13) de celui de la France (6,5), le système de santé japonais a mal répondu aux soins pour certaines parties de la société comme les SDF et fut parfois sous tension.

En revanche, malgré une population vieillissante dont 29 % sont âgés de 65 ans et plus, davantage sensible au virus, le taux de décès dû à la Covid-19 rapporté à cent mille habitants se situe au Japon dans le niveau inférieur des pays touchés par la pandémie (0,77, soit quarante fois moins que la France où le taux est de 44,7 ; Brésil : 30, États-Unis : 39) (chiffres de l'OMS au 5 juillet 2020). Au 23 juillet 2020, on compte moins de mille décès causés par l'épidémie, dont 79 % concernent des personnes âgées de 70 ans ou plus. Ce chiffre est très faible par rapport au nombre annuel de morts qui se situe autour de 1,3 million de personnes depuis quelques années, sur une population de 126 millions d'habitants.

La disproportion de la réaction politique, sociale et médiatique recoupe plusieurs phénomènes observés ailleurs : caractère asymptomatique et très contagieux de la maladie, circulation rapide et étendue du virus résultant d'une mobilité accrue des populations, présence brutale de la mort dans



une société vieillissante, état général de la structure sanitaire, rôle des pouvoirs publics et des médias, biopouvoir reposant sur la peur et la culpabilisation.

La distinction, d'après des études génomiques, effectuée par les experts japonais entre deux vagues virales (la première issue de Chine et maîtrisée début mars ; la seconde issue de voyageurs provenant d'Europe ou des États-Unis, démarrant à la mi-mars) confirme l'insertion du Japon en Asie orientale et dans le monde en général. La crise semble même paradoxalement accomplir le rapprochement asiatique que l'État japonais avait brutalement engagé avant 1945 et que l'économie a ensuite réalisé à partir des années 1980 *via* le redéploiement manufacturier et technologique.

Un destin commun s'est en effet objectivé par un virus parti du centre chinois pour rayonner rapidement vu l'importance des échanges humains entre les pays de la région. Il s'accompagne d'une convergence de pratiques d'hygiénisme et de biopouvoir que certains experts ont promptement qualifiées d'extrême-orientales (habitude du port de masques, civisme collectif, sang-froid, imbrication entre médecins et État, quarantaines localisées...). D'un point de vue sociologique et anthropologique, il est trop tôt pour évaluer le degré spécifique d'anxiété et de résilience dans un Japon régulièrement frappé par des catastrophes. La réaction japonaise face à l'épidémie est différente de celles des pays voisins, elles-mêmes variées. Elle s'éloigne du modèle totalitaire de la Chine et hyper-technologique de la Corée du Sud.

Là encore, le Japon trace-t-il sa route avec ses spécificités ? Les points de divergence entre les pays d'Asie orientale ne sont-ils finalement pas plus importants que les points de

convergence ? L'idée d'une Union asiatique orientale calquée sur l'Union européenne paraît décidément improbable. Le Japon semble livré à lui-même, sans modèle prescriptif, séducteur et attirant. L'Amérique ne fait plus envie. L'Europe est trop lointaine ou incompréhensible. La Chine dispose d'un parti unique, mais le système démocratique japonais est tel qu'il arrive à quelque chose d'approchant avec l'avantage d'avoir le consentement du peuple électeur malgré la hausse de l'abstention. Les Japonais se retrouvent donc dans une position historique et géographique cruciale : inventer quelque chose de nouveau. Là est le défi.